



LES PESCAYRÉS DE BÉNERQUO

Monologue AS PELUTS DE CHEZ NOUS AUS !

Gaïre-be toutis pescayres, toutis valents, toutis braves !...
e qu'an pas la tigno quand se cal foutre la grand penchenado !...

Mesdames et Messieurs, salut à la coumpagno, jé bous présente en ma personne lé Bernat dé Sen-Miquel dit **Pescofi**, un amoureux dé la pesco à la ligno.

Je suis pêcheur et je m'en bante... Abioï taloment entendut parla dé Bénerquo, dabets pla, bénerquo ?...
Le rendez-vous, la réunion, la Mecquo des pescayrés toulousains, qué brullabi d'embéjo d'y ana fa un tour. Moun bel-fraïré, lé Jousépou dé Lardéno (Lé a qui arribet darnièrement le triste afa dé l'azé), m'abio dit pla souben : « Ah moun paouré Bernat (*Bernard, c'est mon nom de baptême*). N'y a qu'un endret en Franco ount s'attrapo dé peis... *Cet endroit... il est Bénerque le Bernet* ». A la fi, fatigat dé pesca cado dimenché, al Ramié, dé peillots e d'armélos, mé diguèbi : T'y cal ana !...
e aquiou coussi, la sémano passado, lé dimenché maïti, armat dé mas pu finos canabièros, dé mous inquets les maï affilats e munit d'un sac dé bèrs dé chez Granier – quinis bèrs, fasio bava !
Lés auriots mangeats, on aurio dit de bermicelli ! – attendioï lé départ del train à la garo Matabiau.

Ah ! pauvres enfants que de monde, e qué eri fier dé mé passéja dins le vestibulo de la garo, la padéno e le paropléjo en bandoulièro, la gourdo al coustat e la fiolo de l'oli entré las cambos.
Miéjo ouro apeï, dins nostre coumpartiment, éron installats, naou pescayrés e cinquanto –sept canabièros.

De tout coustat, coumo un régimen d'allumairés dé réverbéros, les pescofis arribon, la garo n'éro négro, on marchado sur d'asticots, l'aïré enfalenabo.

Dins le bagoun, un moussu, lé soul qué abio pas de canabièro, me demando estounat :

- *Aoh ! Môssieu, vos povez pas dire à moâ où allaient tous ces gentlemans avec ces longues bâtonnes ?*

Coumo couneïssi la poulitesso, y respoundébi en francès ;

- *Ca ne sont pas des gentlemans, ça sont des pescayrés qui s'en vont à Bénerque pesqué des grougnaous !...*

- *Aoh ! Ils vont fesser la pêche à la ligne.*

Alors, per fa bésé qué éri pas le prumié bengut, y respoundi en anglés – *Yes Milady*.

L'éstrangé n'én badabo coumo un barbélato.

Entounant le *Chant du Départ* e lé train démarro ! Les amis brespaillabon déjà. Dins un couen Cougnasso s'attélabo à une rouello dé salcissot. – Vis à bis, Bentrémol sé régalabo d'un taillou dé bullit. près à coustat dél sac dé bèrs, lé Cuquet, Mouquo-Sardos, Claquamadour e Bufo-Melsos, grillabon une cibijouaiso. – A Pinsaguel, lé train tout entié entounèt coumo un soul homé le cor patriotiqué :

Anguen-nous toutis à Pinsaguel !...

LES PECHEURS DE VENERQUE

Monologue AUX POILUS DE CHEZ NOUS !

Presque tous les pêcheurs, tous vaillants, tous braves !...
et qui n'ont pas la flemme quand il faut se foutre la grande peignée !...*

Mesdames et Messieurs, salut à la compagnie, je vous présente en ma personne, le Bernard de Saint Michel dit fin pêcheur, un amoureux de la pêche à la ligne

Je suis pêcheur et je m'en vante... j'avais tellement entendu parler de Venerque, vous savez bien, Venerque ?
Le rendez-vous, la réunion, la Mecque des pêcheurs toulousains, que je brûlais d'envie d'y aller faire un tour. Mon beau-frère, le Joseph de Lardenne (celui à qui est arrivé dernièrement la triste affaire de l'âne**) m'avait dit bien souvent « Ah ! Mon pauvre Bernard (*Bernard, c'est mon nom de baptême*), il n'y a qu'un endroit en France où on attrape du poisson, cet endroit... il est à Venerque le Vernet ». A la fin fatigué de pêcher chaque dimanche, au Ramier des chiffons et des godasses, je me suis dit : il te faut y aller !...
et c'est ainsi que la semaine passée, le dimanche matin armé de mes plus fines cannes, de mes hameçons les plus fins et muni d'un sac d'asticots de chez Granier*** et quels asticots ! Ils faisaient baver ! Vous en auriez mangé, on aurait dit des vermicelles ! J'attendais ainsi le départ du train à la gare Matabiau.

* Volée de coups

** Il s'agit d'un autre conte

*** Equarisseur de la région toulousaine

Ah ! Pauvres enfants, que de monde, et que j'étais fier de me promener dans le hall de la gare, la poêle et le parapluie en bandoulière, la gourde au côté et la fiole de l'huile* entre les jambes.

Une demi-heure après dans notre compartiment, étaient installés neuf pêcheurs et cinquante sept cannes à pêche.

De tous côtés, comme un régiment d'allumeurs de réverbères, les pêcheurs arrivaient, la gare en était noire, on marchait sur des asticots, l'air empestait.

Dans le wagon, un monsieur le seul qui n'avait pas de canne à pêche me demande tout étonné :

- *Aoh ! Môssieu, vo povez dire à moâ où allaient tous ces gentlemans avec ces longues batonnes ?*

Comme je connais la politesse, je lui ai répondu en français :

- *Ce ne sont pas des gentlemans ce sont des pêcheurs qui s'en vont à Venerque pêcher des goujons !...*

- *Aoh ! Ils vont fesser la pêche à la ligne.*

Alors pour lui faire voir que je n'étais pas le premier venu, je lui répondis en anglais : *Yès Milady*.

L'étranger en badaït comme un jeune barbeau.

On entonne le *Chant du Départ* et le train démarre ! Les amis cassaient déjà la croûte. Dans un coin, Cougnassou s'attaquait à une rondelle de saucisson. Vis-à-vis Bentrémol se régale d'un morceau de bouilli (pot au feu) tout près à côté du sac d'asticots. Le Cuquet, Mouquo-Sardo, Claquamadour et Bufo-Melso grillent une cigarette.- A Pinsaguel, le train tout entier entonna comme un seul homme le chœur patriotiqué** ;

Nous irons tous à Pinsaguel !

* Les pêcheurs dignes de ce nom faisaient frire leur menu fretin obtenant ainsi l'essentiel de leur repas de midi sur place.

** Chant traditionnel sur l'air du chœur des soldats de Faust : Gloire immortelle de nos aïeux.

Enfin, après abé passat Pins, un ralentissomen dé machino nous appren qu'arriban. – Les fissous soun despenjats. L'emplouyat crido : Bénerque-le-Vernet, (*buffet, urinoirs pour dames cinq minutes d'arrêt*) e à galop cadun décén. E calio vésé alabés, aquélo galoupado à travès camis e turros, la garabusto sur l'esquino, las canabièros dins las mas, parels as braves peluts dé nostré Foch, s'acampan à la cargo sur les prussiens pudents.

La journado s'annouçabo mal : à cado rémol, costo cado roco, un, dus, très pescayrés. Y abion couchat, les putaniès. Caquéla, aribi al cérié *un coup qui n'a une réputation Uropéenne*. Quand bénen à Toulouso ès aquiou que van pesca moussu dé Rotschild, Lebrun et Gastounet.

L'aïgo un paou majenquo proumettio dé paniérats dé peïs, dé cénténos dé grougnaous. *Ô bonheur !* Un couèn à l'ombro. *Il était libre*. Paousi lé fourniment, ajusti las canabièros, amorci lés inquets e mounti la banquo. Ah ! millo dious ! mé trobi pas qué très pès, abioï doublidat lé quatrièmo dins lé bagoun –

L'Anglés mé l'abio béléou panat. – Mès, amé un gros choul de canabièro, rétablissi l'équilibré e m'estalli.

Aqui, las garsos dé rabotos mé chapabon lés bérés, me despuntabon lés inquets, e prénioï pas rés.

A coustat dé iou, un païsan, un escloupié, lebabo dé brémos coumo dé batédous, sa ligno n'en pétabo é iou tabés. Tout d'un cop, gulo coumo un asé : « la pouséto ! Moussu, la pouséto ! » Sa canabièro tout entiéro éro dins l'aïgo. – M'acati per y passa la pouséto, mes la banco mal ajustado s'achoulo, glissi e toumbi dins la mamò.

Comme je pus, je regagnai le bord, éri rajen, lé païsan s'esclafabo. Urousomen qué lé soulél coumençabo dé picoutéja. Me tiri las botos, la camiso, lé pantaloun, e gardi pas su la bourro qué las brétellos, l'escapulari e la pipo. Las mouscos mé chapabon las paterlos.

J'en étais là de mes réflexions, quand un étudiant de rebut, d'aquélis qué la coudéno lour i put, s'approcho, narquois, e ça mé dits :

- Pardon, Môssieu, c'est vous le maître-nageur de l'établissement ?

- Non Môssieu, i respoundi del tac al tac – je ne baigne pas, pesquis !

- Ah ! vous êtes pêcheur, vous devez savoir ce que c'est une ligne ?

- T'escouti que je lui répons ! Une ligne, il s'a compose d'un roseau, de crin, de cordonnet, de ...

- Une ligne, ça m'interroump, se compose d'un roseau, ayant une bête à chaque bout – un ver d'un côté et un asé de l'autre.

N'éro trop, lé sang mé fasquet pas qu'un tour. Le pel de l'estomac e lé dé la ma se me recalquillabon.

– Macarel, i cridi, étudiant de galata, bas paga per toutis. Qui mé passo une pajello qué l'atuqui. Mélanci, mès trabuqui à une botto e m'amourri. Lé fréluquet n'en proufïto per s'acampa en empourtant ma fardo e en cridan :

– Tu trouveras tes vêtements sacripant au restaurant Laguens où je déjeune avec les amis, ça t'apprendra à insulter la jeunesse des écoles.

Damourabi sur la ribo, nut coumo un bér pelut. Callio préné une déciéiou e fa tourna las frusquos.

Ramassi les débris de mon attirail. Urousomen lé paraplèjo m'éro restat. – Le sac dé bérés e la fiolo de l'oli per dabant, las canabièros sur l'esquino, lé paraplèjo desplégat, m'en baou cap al bilatgé. – Las aoucos e lés maïnaches mé séguission en cridan. Per lour descapa mé boli réfugia jouts le pourtal dé la gleyso.- Lé moument éro mal caousit, sourtission de la messo cantado.- Béséts d'aïci lé tablèou ! Las coungréganistos n'en routabon. – Lé suisse m'accosto : -*Si vous benez pour distribuer le pain béni, jeune homme, boun poudets tourna, vous arribez trop tard.*

ITE MISSA EST, la messe il est dite.

Enfin, après avoir passé Pins, un ralentissement de la machine nous apprend que nous arrivons. Les fissous sont dépendus, l'employé crie : Venerque le Vernet ! (*Buffet, urinoir pour dames *, cinq minutes d'arrêt*) et au galop, chacun descend. Et alors, il fallait voir cette galopade à travers chemin et mottes, le panier de pêche sur le dos, les cannes à la main, pareils à ces braves poilus de notre Foch chargeant les salauds de prussiens.

La journée s'annonçait mal : à chaque remous, à chaque rocher, un, deux, trois pêcheurs. Ils y avaient couché, les putaniers ! Enfin j'arrive au cerisier, *un coup qui a une réputation Uropéenne*. Quand ils viennent à Toulouse, c'est là que venaient pêcher Monsieur de Rotchild, Lebrun et Gastounet**.

L'eau, un peu machée promettait des paniers pleins de poissons, des centaines de goujons. *Ô Bonheur !* Un coin à l'ombre, *il était libre*. Je pose l'attirail, j'ajuste les cannes, j'amorce les hameçons et je monte mon banc. Ah ! Millo Diou ! Je ne trouve que trois pieds, j'avais oublié le quatrième dans le wagon.

Peut-être que l'anglais me l'avait volé. Mais avec le talon de la canne je rétablis l'équilibre et je m'installe.

Là, ces garces de rabotes (vairons) me bouffaient les asticots, dénudaient les hameçons et je ne prenais rien.

A coté de moi, un paysan, un sabotier levait des brèmes comme des battoirs, sa ligne en pétait et moi aussi. Tout d'un coup, il gueule comme un âne : « l'épuisette ! Monsieur, l'épuisette ! ». Sa canne toute entière était dans l'eau. Je me baisse pour lui passer l'épuisette mais le banc mal ajusté s'affaisse, je glisse et tombe à l'eau.

Comme je pus, je regagne le bord, j'étais trempé, le paysan s'esclaffait. Heureusement que le soleil commençait à picoter. Je me tire les bottes, la chemise, le pantalon et je ne garde sur le poil que les bretelles, le scapulaire et la pipe. Les mouches me bouffaient les fesses.

* Les trains omnibus de l'époque étaient dépourvus de toilettes. Les voyageurs ayant un besoin pressant à satisfaire devaient donc descendre dans la gare où le temps d'arrêt était assez long.

** il s'agit de Gaston DOUMERGUE Président de la République (1924 - 1931)

J'en étais là de mes réflexions, quand un étudiant rebutant, de ceux dont la couenne est puante s'approche narquois et me dit :

- Pardon Môssieu, c'est vous le maître-nageur de l'établissement ?

- Non Môssieu, que je lui répons du tac au tac, je ne baigne pas, je pêche !

- Ah ! Vous êtes pêcheur, vous devez savoir ce que c'est qu'une ligne ?

- Je t'écoute que je lui répons ! Une ligne se compose d'un roseau, de crin, de cordonnet, de...

- Une ligne qu'il m'interrompt, se compose d'un roseau ayant une bête à chaque bout – un ver d'un côté et un ane de l'autre.

C'en était trop, mon sang ne fit qu'un tour, les poils de l'estomac et ceux de la main se hérissaient.

– Macarel ! Je lui crie, étudiant de galetas ! Tu vas payer pour tous. Qu'on me passe un gourdin que je l'assomme. Je m'élançe, je trébuche sur une botte et je m'affale. Le fréluquet en profite pour s'échapper en emportant mes vêtements et en criant :

– Tu trouveras tes vêtements sacripant, au restaurant Laguens où je déjeune avec les amis ça t'apprendra à insulter la jeunesse des écoles.

Je restais sur la berge, nu comme un ver poilu. Il fallait prendre une décision et retrouver les frusques.

Je ramasse les débris de mon attirail. Heureusement, il me restait le parapluie. Le sac de vers et la fiole d'huile par devant, les cannes sur le dos, le parapluie déplié, je m'en vais vers le village. Les oies et les enfants me suivaient en criant. Pour leur échapper, je veux me réfugier sous le porche de l'église. Le moment était bien mal choisi. On sortait de la messe chantée. Vous voyez d'ici le tableau ! Les paroissiens en suffoquaient. Le suisse m'accoste : *si vous venez pour distribuer le pain béni, jeune homme, vous pouvez vous en retourner, vous arrivez trop tard.*

ITE MISSA EST, la messe il est dite.

Eri négré de ouno. Aquélo scèno abio trop durat. Mé salbi chez Laguens e mé coli dins une galinièro. Ero temps, l'émouciou m'abio foutut un besoun dé c...

Hélas ! èro pas tout fenit. – Prébéngut, lé gardo-champètro arribo pér constata lé délit.

- Bougré dé porc, ça mé dits.

Vous vous croyez au Sénégal !...

Je vais vous coller un verbal,

Animal !

A siès ouros souloment mé passabon la fardo, encaro touto rajento, e à naou ouros, à la neït, poudioï mé tira d'aquel infèr.

Lé train éro partit, e à pattos mé calguèt tourna à Toulouso. A miéjo-neit arribabi à Sen Miquèl.

Dintri chez iou e troubi moun cousi, le poumpié, le Jean Bourmèlo, en train dé counsoula la Mariounil

– *ma légitime épouse* – qué mé crésio négat et d'y frictiouna las ancós.

- *Il s'a troubé mal !* ça mé dits et je la ranimais.

- Lé fèt es qu'èro touto despapachado e pareïssio pla agitado.

I eï réfléchit dempey, béléou èri cournard pér déssus lé mercat.- Mès aco és pas rés, n'y a pla d'aoutrés, abioï perdut une canabièro dé binte-e-naou sos, esquissat la fiolo d'é l'oli e attrapat un verbal e uno fluxiou dé poitrine.

Aro, adiciats e mai à la coumpagno, e coumo touto histouèro a uno moralo,

aïciou la mibo :

Qué lès qué an idèio d'ana à Bénerquo s'arresten à Braquovillo, és pas qu'a mitat cami, e i seran en millouno coumpagno.

J'étais noir de honte. Cette scène avait trop duré, je me sauve chez Laguens et je me cache dans un poulailler. Il était temps, l'émotion m'avait fichu un besoin de c...

Hélas ! Ce n'était pas fini. Prévenu, le garde-champêtre arrive pour constater le délit.

- Bougre de porc qu'il me dit.

Vous vous croyez au Sénégal !...

Je vais vous coller un verbal

Animal !

A six heures seulement, on me rendait mes vêtements, encore tout mouillés, et à neuf heures, à la nuit, je pus me tirer de cet enfer.

Le train était parti, et c'est à pattes qu'il me fallut rentrer à Toulouse. A minuit j'arrivais à Saint Michel.

Je rentre chez moi et je trouve mon cousin, le pompier, le Jean Bourmelle, en train de consoler la Mariounil

– *Ma légitime épouse*. – Qui me croyait noyé et de lui frictionner les hanches.

- *Il s'a trouvé mal !* Qu'il me dit, et je la ranimais.

-Le fait est qu'elle était toute dépoitraillée et paraissait toute agitée.

J'y ai réfléchit depuis, peut-être que j'étais cocu par-dessus le marché. – Mais ça n'est rien, il y a plus grave, j'avais perdu une canne de vingt neuf sous, cassé la fiole d'huile, attrapé un procès-verbal et une fluxion de poitrine.

Maintenant, au revoir et bien le bonjour à la compagnie. Et comme toute histoire a une morale, voici la mienne :

Que ceux qui ont l'idée d'aller à Venerque s'arrêtent à Braqueville,* ce n'est qu'a mi-chemin et ils y seront en meilleure compagnie.

* Quartier de Toulouse où se trouvait l'asile d'aliénés, aujourd'hui Hôpital psychiatrique-Marchand

F. LACLAU et J. VEYRIES

F. LACLAU et VEYRIES